

LES ACTEURS DE BONNE FOI

DE MARIVAUX

MISE EN SCÈNE JEAN-PIERRE VINCENT



Célestins

THÉÂTRE DE LYON



LES ACTEURS DE BONNE FOI

DE MARIVAUX

MISE EN SCÈNE JEAN-PIERRE VINCENT

Avec

Madame Argante - Annie Mercier

Madame Hamelin - Laurence Roy

Araminte - Anne Guégan

Lisette - Claire Théodoly

Colette - Pauline Méreuze

Angélique - Julie Duclos

Merlin - David Gouhier

Blaise - Olivier Veillon

Éraste - Matthieu Sampeur

Le Notaire - Patrick Bonnereau

Dramaturgie : Bernard Chartreux

Assistante mise en scène et dramaturgie : Frédérique Plain

Décor : Jean-Paul Chambas

Assisté de Carole Metzner

Costumes : Patrice Cauchetier

Lumières : Alain Poisson

Son : Alain Gravier

Mouvements physiques : Bernard Chabin

Coiffures : Daniel Blanc

Maquillages : Suzanne Pisteur

Assistant tournée : Benjamin Charlery

Régisseur général : Patrick Bonnereau

Régisseur plateau : Salah Zemmouri

Régisseur lumière : Pierre Grasset

Régisseur son : Clémentine Bergel

Habilleuse : Isabelle Boitière

Coiffeuse : Emmanuelle Flisseau

Production : Studio Libre, Théâtre Nanterre-Armandiers, Théâtre national de Strasbourg.

Avec la participation du Jeune Théâtre national et du FIJAD

Le texte *Les Acteurs de bonne foi* est publié aux Éditions Hatier.

GRANDE SALLE

DU 5 AU 15 JANVIER 2011

HORAIRES : 20H - DIM 16H

RELÂCHE : LUN

DURÉE : 1H20



Audiodescription pour les malvoyants

Dimanche 9 janvier à 16h



Boucles magnétiques

Afin de faciliter l'écoute et le confort de tous, des boucles magnétiques et des casques sont mis à disposition du public pour chaque représentation.

Bar L'Étourdi

Pour un verre, une restauration légère et des rencontres imprévues avec les artistes, le bar vous accueille avant et après la représentation.

Point librairie

Les textes de notre programmation vous sont proposés tout au long de la saison. En partenariat avec la librairie Passages.

HISTOIRE

Les Acteurs de bonne foi est l'ultime texte dramatique publié par Marivaux. On en trouve la première trace dans le salon – fort bien fréquenté – de mademoiselle Quinault, une ancienne de la Comédie-Française, en 1748. Sous quelle forme ? On ne sait : lecture par Marivaux ou jeu de salon ? Puis Marivaux parvint, dit-on, à faire jouer la pièce une fois par le Théâtre Français en 1755. Mais, après vérification des registres, le Français était en relâche ce jour-là... Y aurait-il eu une lecture interne à la Société ? Et ensuite, plus rien... Cet acte unique était-il un peu trop conséquent, avec ses dix acteurs, dont six femmes !?... Puis – et c'est le plus curieux – Marivaux fit publier son texte dans une revue amie en 1757, en plein cœur de la querelle à propos du théâtre, entre Rousseau et d'Alembert – avec Diderot en embuscade. Dans son article *Genève* de l'Encyclopédie, d'Alembert proposait aux austères protestants genevois d'introduire dans leur cité un peu de fantaisie en y fondant un théâtre. Rousseau, déjà échauffé contre la bande à Diderot, réfuta avec ampleur et ferveur les arguments du parisien, dans sa célèbre *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, lettre à laquelle d'Alembert répondra à son tour dans une *Lettre à Rousseau*. C'est aussi à ce moment que Diderot est en pleine activité « dramaturgique », publiant ses *Entretiens sur Le Fils naturel* et *Le Père de famille*... Au milieu de ce grand bruit, Marivaux publie silencieusement ses *Acteurs de bonne foi*...

Jean-Pierre Vincent



À LIRE AVANT

Sur la dernière étagère, au fond de l'armoire, il y a un petit livre, la dernière miniature chef-d'œuvre de Marivaux : *Les Acteurs de bonne foi*. Même pas jouée de son vivant, longtemps oubliée ou ignorée, la pièce a connu de multiples réveils et mises en scène depuis soixante ans. Moi, la première fois, c'était en 1970 pour une trop brève aventure. Elle a toujours été accompagnée d'une autre pièce en un acte, souvent plus connue qu'elle. Ce qui fait qu'elle est toujours dans un coin d'ombre. Nous avons choisi cette fois de la présenter seule en l'étoffant un peu (merci Rousseau, merci d'Alembert et Marivaux lui-même). Cela reste un spectacle court. Nous l'espérons aussi dense que possible. Car la miniature, comme souvent, contient un nombre impressionnant de détails, points de vue, retournements, de cruautés et de cocasseries, qu'il faut prendre le temps de jouer. Un trésor est caché dedans, et nous avons cru bon d'ouvrir davantage certains thèmes, implicites ou esquissés, grâce essentiellement à la querelle entre Rousseau et d'Alembert sur la nécessité du théâtre dans notre société (ou non). Ce sujet-là nous a semblé être au cœur de la comédie, davantage que les métaphysiques rapports entre « fiction et réalité », sujets d'innombrables thèses.

Pour moi, revenir vers une œuvre du XVIII^e siècle, c'est un peu comme rentrer à la maison... la maison des lumières, de l'ébullition générale de l'intelligence, du solaire, de la sensualité. J'ouvre la porte et je me sens bien. Je suis un homme d'aujourd'hui, enfoncé comme tout un chacun dans les difficultés et les bêtises qui nous assaillent, mais je trouve ici une sorte de consolation, d'énergie pour me battre. De toute façon, appartenir à une époque, c'est avoir la garantie de ne rien y comprendre. Ces plongées dans les génies du passé sont un des atouts pour y comprendre plus...

Les Acteurs de bonne foi, on peut les survoler très vite. Si l'on ralentit l'allure, chaque réplique, chacune des phrases, chaque virgule recèle un monde humain toujours changeant. Il se crée alors un espace-temps romanesque. Chaque phrase vaut une page de roman. La fable fleurit dans plusieurs directions. Le vieux Marivaux est au sommet de son art : simplicité, densité, économie, humour fou, méchanceté du diable. « *Tout ceci n'est qu'un rêve* », dit madame Argante, et il n'y a parfois qu'un bon vieux cauchemar pour vous remettre les pieds sur terre.

Nous avons voulu donner à ce texte l'écrin le plus beau qui soit. Monter un classique, c'est « allumer une bougie par les deux bouts », celui d'aujourd'hui et celui de son origine, puis passer un accord au milieu de cette combustion. Nous avons donc fait le voyage et nous avons appelé la pièce à nous. Nous sommes allés faire un tour au XVIII^e siècle pour chercher de l'aide (merci Chambas, Cauchetier, Poisson, et merci Watteau, merci Fragonard, Greuze, etc.). Ce n'est pas une histoire d'aujourd'hui, mais elle nous concerne, au milieu de la bougie. Écoutez... Un mot enfin, un sourire amical à Jean Jourdheuil avec qui j'avais fait cette découverte en 1970, et aux actrices et acteurs qui nous accompagnaient alors dans la périlleuse aventure ; et que ce sourire rebondisse sur les actrices et acteurs qui vont vous montrer la chose à l'instant...

Jean-Pierre Vincent

À LIRE APRÈS

Madame Hamelin aime le théâtre. Madame Hamelin aime à rire. Madame Hamelin aime le théâtre qui la fait rire. Lorsque finalement, – la campagnarde madame Argante ayant été contrainte d'accepter la représentation de la comédie chez elle – la citadine madame Hamelin flanquée de sa complice Araminte, assiste à un embryon de répétition de l'impromptu concocté par Merlin, elle rit à gorge déployée.

Qu'est-ce qui met alors en joie les deux femmes ? Sans doute de voir madame Argante s'efforcer – aussi vainement que maladroitement – de tenir, à la place du metteur en scène débordé par ses acteurs en rébellion, le rôle de metteur en scène, mais aussi et surtout le spectacle, comme au zoo, comme dans une exposition coloniale avant la lettre, de cette peuplade étrange et irrésistiblement comique, la peuplade des inférieurs, domestiques, chambrières, paysans et paysannes... Refusant de continuer plus longtemps à jouer le jeu de l'impromptu, ils sont simplement là, dans leur différence exotique et opaque, leur balourdise têtue et désarmée, leur hostilité latente, et ils sont à se tordre.

Eux-mêmes, de leur côté sont au supplice, exposés à ces regards extérieurs et moqueurs et protecteurs c'est-à-dire méprisants qui les transforment en bêtes de foire. Et il y aurait fort à parier qu'à cet instant-là, ils sont, sans le savoir, et tout comme madame Argante (mais qui elle a des lectures), des disciples de Jean-Jacques Rousseau, le grand pourfendeur du théâtre ; et qu'ils préféreraient de beaucoup participer à l'une de ces fêtes dont leur patronne vient de vanter les charmes surannés et où ce sont les spectateurs eux-mêmes qui font le spectacle et où « chacun se voit et s'aime dans les autres afin que tous en soient mieux unis ». Disciples du citoyen de Genève ou pas, la conscience sur eux du regard-spectateur (qui s'identifie ici, fâcheusement, au regard du maître) les dissuade de poursuivre la mascarade. Et ils feraient sans doute passer un mauvais quart d'heure aux trop faciles rieuses, si le notaire ne faisait, avec à propos, son entrée.

L'univers des *Acteurs de bonne foi* est un univers matriarcal. L'élément masculin y est subalterne (domestiques) ou jeune (Éraste), ce qui revient au même. La puissance y est aux mains des femmes (riches, il va sans dire). C'est-à-dire qu'elle s'exprime de façon plus souple mais non moins redoutable. On pourrait même dire, d'autant plus redoutable que plus souple. Bref, elle s'y manifeste dans toute son ondoyante et implacable vérité (cruauté). C'est en prenant en compte ce caractère féminin de la puissance que nous nous sommes autorisés à lui adjoindre le souci de l'idéologie, que Marivaux, dans *Les Acteurs de bonne foi*, ne fait qu'esquisser : nos trois dames n'ont pas simplement de la sensibilité, elles ont aussi des pensées distinctement structurées du théâtre, de sa fonction sociale. Et cette distinction (différence) complexifie encore les catégories et oppositions dynamiques dont ce petit monde est constitué (maître/serviteur, ville/campagne, jeune/vieux...). Ce qui frappe, dans *Les Acteurs de bonne foi*, c'est que cette si courte pièce puisse déployer un si vaste et si contradictoire panorama.

Expliquant à Éraste, au début des *Acteurs*, le canevas de son impromptu, Merlin ajoute : « J'oublie encore à vous dire une finesse de ma pièce, c'est que Colette qui doit faire mon amoureuse, et moi qui dois faire son amant, nous sommes convenus tous deux de voir un peu la mine que feront Lisette et Blaise, à toutes les tendresses naïves que nous prétendons nous dire, et le tout, pour éprouver s'ils n'en seront pas un peu alarmés et jaloux ».

Autrement dit, contrairement à l'idée reçue, Merlin estime que l'artifice théâtral, bien loin d'éloigner du réel, de le travestir, est, au contraire, ce qui permet d'y revenir, de le rendre plus assuré : ainsi de l'attachement de Lisette à son endroit, ainsi de celui de Blaise pour Colette qui n'en seront que de meilleur aloi après ce passage au feu de la rampe.

Même madame Argante, outrée par la volte soudaine de madame Hamelin qui prétend désormais donner son neveu à épouser à la riche veuve Araminte, a cette formule étonnante : « *Il n'y a qu'un rêve qui puisse rendre ceci pardonnable, absolument qu'un rêve, que la représentation de votre misérable comédie va dissiper* », qui signifie là encore que c'est l'illusoire de la représentation qui doit permettre de reprendre contact avec le réel.

Dans ce second cas, ce n'est pas, à strictement parler la représentation de la « misérable comédie » qui va dissiper le rêve puisque cette représentation ne parviendra pas à avoir lieu. N'en reste pas moins que cette tentative – même avortée – suffit à annihiler le cauchemar de madame Argante (et du couple Éraste-Angélique) : le mariage aura effectivement lieu.

La chose est beaucoup moins nette en ce qui concerne les serviteurs car le jeu de théâtre, plutôt que de conforter le réel, semble l'avoir modifié en profondeur.

Si Colette, *in fine*, dit se satisfaire de l'acabit de la tendresse de Blaise, elle a tellement surjoué, pendant la répétition, son désir de Merlin (et de la vie qui va avec) qu'on est bien obligé de penser qu'il n'était pas totalement feint et qu'il va lui en rester quelques traces. Et pour ce qui est de Lisette, elle annonce à Merlin, en représailles, un report du mariage d'assez mauvais augure. Comme souvent chez Marivaux, la fable d'apparence heureuse se termine en un crépuscule aigre-doux, indécis, profondément déstabilisateur...

Bernard Chartreux



CÉLESTINS, THÉÂTRE DE LYON

GRANDE SALLE



DU 19 AU 29 JANVIER 2011

QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ?

DE EDWARD ALBEE
MISE EN SCÈNE ET SCÉNOGRAPHIE
DOMINIQUE PITOISET

HORAIRES : 20H - DIM 16H
RELÂCHE : LUN



DU 1^{ER} AU 5 FÉVRIER 2011

MACBETH

DE WILLIAM SHAKESPEARE
MISE EN SCÈNE ÉRIC MASSÉ

HORAIRE : 20H



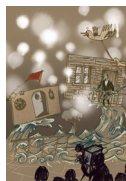
DU 9 AU 17 FÉVRIER 2011

SEULS

TEXTE, MISE EN SCÈNE ET JEU
WAJDI MOUAWAD

HORAIRES : 20H - DIM 16H
RELÂCHE : LUN

HORS LES MURS



PALAIS DES SPORTS
LYON GERLAND

DU 29 JANVIER AU 20 FÉVRIER 2011

LES NAUFRAGÉS DU FOL ESPOIR (AURORES)

CRÉATION COLLECTIVE
DU THÉÂTRE DU SOLEIL

HORAIRES : 19H30 - DIM 14H
DIM 30 JANV. : 14H ET 20H
RELÂCHES : LUN - MAR

Célestins

THÉÂTRE DE LYON



04 72 77 40 00 - www.celestins-lyon.org



Toute l'actualité du Théâtre en vous abonnant à notre newsletter et sur Facebook et Twitter
NOUVEAU : Les Célestins dans votre iPhone. Téléchargez l'application gratuite sur l'App store.